Thérèse d'Avila, docteur de l'Église (p. 391) par P.-J. LABARRIÈRE s.j., professeur de philosophie au Centre Sèvres, Paris. Article de la revue *Études*, Octobre 1982, p. 391-402.

Présentation de l'article par la revue : Une femme, docteur de l'Église ? Cas si rare qu'il vaut la peine, pour marquer le quatrième centenaire de sa mort, de tenter une réflexion sur Thérèse d'Avila (1515-1582), qui « sut inventer une façon nouvelle de se tenir dans la réalité ». Pourquoi ne pas la qualifier de "Doctor Libertatis" ? Car « la liberté qu'elle prône est libération de l'être en toutes ses forces vives ».

Article tombé dans le domaine public et disponible sur Gallica : « [Thérèse d'Ávila, docteur de l'Église](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k441985g) ».

**Thérèse d'Avila, docteur de l'Église**

**par Pierre-Jean LABARRIÈRE**

« Tout doit venir à l'âme du sol où elle plante ses racines »

*Les demeures du Château intérieur*, 7 II 9.

Les COMMÉMORATIONS se multiplient en notre temps, et chaque année apporte son lot d'anniversaires, célébrés avec plus ou moins de faste. Belle occasion pour une discipline, pour une activité, pour un champ du savoir, de déborder ses propres frontières, et de se faire connaître hors des limites de sa spécialité. Ce que l'on peut espérer lorsque la figure en cause semble répondre à un appel ou à un besoin de l'heure. Sera-ce le cas lorsque Jean-Paul II, en ces tout prochains jours, se rendra en Espagne pour clôturer l'année de préparation au quatrième centenaire de la mort de Thérèse d'Avila ?

D'HONNEUR ET DE FOI

La « Madre », comme on le sait, s'est éteinte au couvent d'Alba de Tormes dans la nuit du 4 au 15 octobre 1582[[1]](#footnote-1). Peu de vies s'offrent à nous autant que la sienne avec cette double dimension paradoxale : la vitalité d'une prodigieuse insertion dans un contexte d'histoire, et l'exception d'une expérience marquée au coin de l'insolite et de l'extraordinaire. L'Espagne de ce temps représentait un monde d'excès et de foisonnement. A l'apogée de sa puissance politique – sur l'empire de Charles Quint, le soleil, disait-on ne se couchait pas ; lancée avec passion dans la conquête du Nouveau Monde et de ses richesses – tous les frères de Thérèse, hidalgos bouillants, tentèrent l'aventure d'au-delà des mers ; certains y firent souche, d'autres y moururent au croisement de routes et de peuples, lieu d'échanges marchands en ses foires fameuses où les Flandres lointaines viennent à la rencontre de la Méditerranée et de l'Afrique bouillonnante d'idées, de théories neuves et l'efflorescence des arts – l'un des grands siècles de la peinture ; l'entrechoc des races – la conquête arabe repoussée, demeurent plus que des traces d'une présence séculaire, infiltrée, toujours active les querelles religieuses exarcerbées – l'Inquisition n'épargne personne, et les autodafés rougeoient aux quatre coins de la péninsule, pour ne rien dire des bûchers où périssent les alumbrados, illuminés et autres hérétiques…

C'est sur ce fond tourmenté que se dresse la silhouette haute en couleur de Teresa de Ahumada y Cepeda. Plus qu'une autre sans doute elle est en proie à ces courants multiples. Elle naît à Avila, en Vieille Castille, en 1515. Sa mère est de haute noblesse, et elle sera mêlée à la vie mondaine de cette cité fière que l'on appelait « la ville des chevaliers ». Son père est le fils d'un drapier juif, qui se convertit, retourna à sa foi primitive, et ne réintégra une seconde fois la communauté catholique qu'au terme d'une longue pénitence : épisode que les biographes turent longtemps, et qui nous dit pourtant quelque chose sur le tempérament de Thérèse, la passionnée et l'ambitieuse, douée pour tout et plus que de normal.

Sa vie aurait pu être banale et fastueuse. De grande beauté, d'un charme fou, elle est au centre d'une cour attentive et bruyante. Mais, à vingt ans, elle plie sa passion native à la règle, naguère mitigée, des carmélites du couvent de l'Incarnation. Elle passe là d'abord près de vingt autres années d'une vie bonne, fervente même, mais qui lui apparaîtra, après coup, marquée de coupable tiédeur. C'est en 1554 qu'a lieu sa définitive « conversion ». Pendant huit ans, avec quelques compagnes, elle laisse naître et grandir en elle le désir d'une plus grande rigueur : elles reviendront à la vie primitive, et fonderont des maisons de stricte clôture, tout adonnées à l'oraison. En 1562 est érigé, autour de quatre « déchaussées »[[2]](#footnote-2), le monastère de Saint-Joseph d'Avila, premier de la réforme carmélitaine.

Aussitôt éclatent des traverses et des oppositions. Il faudra attendre 1567 pour que Thérèse de poursuivre son œuvre et de fonder d'autres maisons. Au cours des quinze années qui lui restent à vivre, pas moins de seize nouvelles verront le jour, de Medina del Campo à Burgos, tout au travers de la Castille et de l'Andalousie. En 1568, Jean de la Croix, gagné par elle, est l'un des deux premiers Carmes « déchaux » de la réforme, et la secondera de sa science, de sa prudence, de sa sainteté, dans son œuvre de fondatrice et surtout dans ses responsabilités de formation spirituelle à l'égard de « ses filles ».

UNE ANNÉE MOUVEMENTÉE

On pourrait croire Thérèse totalement absorbée par cette activité débordante. Pourtant, malgré sa santé délabrée, malgré les multiples démarches que nécessitent ses fondations, malgré ses courses perpétuelles sur les routes de ce pays, elle engage une activité littéraire qui laisse confondu.

* Quelque six cent cinquante lettres, drôles, profondes, jaillissantes, passionnées.
* Des écrits autobiographiques : sa *Vie*, l'histoire de ses *Fondations*, les *Relations* qu'elle rédige pour ses confesseurs ou pour les autorités ecclésiastiques.
* Des textes liés à son œuvre de réformatrice : *Constitutions, Avis, Manière de visiter les couvents*.
* Enfin, outre ses *Poèmes* et ses *Pensées sur l'amour de Dieu*, les deux traités spirituels qui justifient amplement le titre de « Docteur de l'Église », à elle décerné par Paul VI en 1970 le *Chemin de la Perfection*, et surtout les *Demeures du Château intérieur*.

Thérèse est un écrivain-né. Sa langue est d'une merveilleuse venue – correction, ampleur, rythme, souplesse et force. C'est par obéissance qu'elle prend la plume, et elle écrit le plus souvent au milieu de difficultés intérieures et extérieures : maux de tête, bourdonnements d'oreille, temps haché, méfiance des réviseurs. Suivons-la, par exemple, au long de cette année 1577, au cours de laquelle elle rédige ce qui est sans doute son chef-d'œuvre, les *Demeures*[[3]](#footnote-3). L'opposition à son œuvre bat alors son plein. Dès 1575, le Chapitre général de l'Ordre – mitigées et déchaussées sont encore sous la même juridiction – lui enjoint de cesser ses fondations, de se retirer dans un de ses couvents et de n'en plus sortir. Le 4 juin 1576, elle choisit de s'enfermer au monastère de Tolède.

Supérieurs de l'Ordre et autorités ecclésiastiques s'affrontent durement. Légats et nonces, sollicités par les amis ou les ennemis de Thérèse, interviennent en des sens divers, tant et si bien que les meilleurs juristes ne s'y retrouvent plus en ces imbroglios. Il faut reconnaître que Thérèse ne se fait pas scrupule de naviguer entre les écueils en jouant astucieusement de ces querelles, quitte à regretter les désobéissances auxquelles il arrive qu'elle se résolve. Pour l'heure cependant, elle demeure à Tolède. Sur injonction probablement de son confesseur, elle commencera, le 2 juin 1577, à écrire une nouvelle fois pour ses sœurs sur le thème de l'oraison. Le *Château intérieur* s'édifie à bonne allure quand la voilà tout à coup arrachée à sa quiétude par une histoire rocambolesque. Au couvent de l'Incarnation d'Avila, largement gagné à la réforme, les religieuses forment dessein de l'élire une seconde fois comme prieure. Le nonce s'oppose à ce choix. Cinquante religieuses passent outre et sont excommuniées. Thérèse accourt, et, pendant tout l'été, cherchera à calmer les esprits. C'est en octobre qu'elle peut reprendre sa rédaction ; jusqu'au 29 novembre, elle écrit de la plus sublime façon sur les thèmes des fiançailles et du mariage spirituels. Mais, son traité à peine achevé, la tourmente redouble ; Jean de la Croix, le confesseur du couvent, est brutalement arrêté par ses frères de la mitigation dans la nuit du 3 au 4 décembre ; traîné au couvent de Tolède, il y subit une très dure captivité qui l'amène aux portes de la mort. Thérèse est désespérée. Et, comble de malchance, elle se casse le bras la veille de ce Noël…

L'année suivante sera celle des persécutions les plus exacerbées. Celles-ci ne prendront fin qu'en 1579, sur décision d'un nonce repenti qui retire aux mitigés le pouvoir qu'il leur avait reconnu sur les déchaux et les déchaussées. Les fondations peuvent rebondir : Villanueva de la Jara, Palencia, Soria… Thérèse, dont l'état de santé reste bien précaire, a repris la route, malgré ses soixante-sept années. C'est sur le chemin du retour vers son couvent préféré, Saint-Joseph d'Avila, dont elle a une nouvelle fois été élue prieure l'année précédente, qu'elle est contrainte de s'arrêter à Alba de Tormes (fondation de 1571). Sans doute y redit-elle le plus fameux de ses poèmes, que Jean de la Croix lui-même sut reprendre en son temps :

*Je vis sans vivre en moi-même*

*Et de telle manière j'espère*

*que je meurs de ne pas mouri*r.

C'est là que Thérèse la grande voit se réaliser son vœu de toujours

*Vienne la douce mort,*

*Vienne la mort promptement*.

L'ESPRIT LE PLUS NEUF

Que tirer de cette sorte de « portrait de femme avec groupe » ? Et comment, l'évoquant, dépasser le stade d'une simple « archéologie du savoir » ? On aura pressenti qu'il s'agit avec elle d'une personnalité hors du commun. Mais encore, et pour en appeler à nos catégories les plus simples, est-elle pour nous plus que banalement « admirable », dans l'irrévocable distance ? Ou bien nous offre-t-elle quelque chose qui, pour n'être point directement « imitable », est susceptible néanmoins de nous éclairer sur le dessin de nos propres routes ?

Thérèse, en son époque, fut au centre de controverses passionnées. Inutile de donner voix ici à ceux de ses proches, heureusement nombreux, qui surent reconnaître en elle ce que l'avenir devait tenir à évidence : sa grande sainteté, et la capacité qu'elle eut de mener les hommes, d'infléchir les destins, d'engager un tracé d'histoire promis à fécondité. Celles et ceux surtout qu'elle dérangea ne se firent pas faute de la traiter de femme inquiète et vagabonde, mouche du coche intrigante et redoutable qu'il convenait de calmer et de ramener au silence de son état. Faut-il pour autant faire d'elle la patronne de nos modernes féministes ? Il est vrai que bien des traits, en elle, sont d'un modernisme étonnant. Avec ceci qu'aux revendications et aux plaintes bien venues – Nous autres, pauvres femmes, on nous tient aisément pour rien… – elle sait joindre un humour subtil et proprement désarmant, jouant les craintives et les incapables alors même qu'elle se sait au-dessus des situations face auxquelles capitulent les plus forts. Un trait domine en elle, sur lequel je reviendrai celui de la liberté. Une liberté si pleine et si entière qu'elle ne s'embarrasse plus de revendications, mais que, usant de souplesse et ne dédaignant pas certaine duplicité – relevée d'un regret dont la sincérité n'est pas toujours évidente… – elle prend bonnement et simplement sa place, comme chose si claire que l'on aurait mauvaise grâce de n'y point consentir.

Thérèse vécut cela en tel degré qu'elle était sans nul doute promise à faire souche. Il est des figures spirituelles qui s'imposent par la force éminente et exemplaire avec laquelle elles cheminent dans une voie commune. Thérèse, pour sa part, sut inventer une façon nouvelle de se tenir dans la réalité, de regarder hommes et choses avec tant de force tranchée que d'un coup elle prend du champ et s'offre à nous sous une image qui, par bien des aspects, vaut encore comme une promesse. Contemporaine d'Ignace de Loyola et de la fondation des Jésuites, pour lesquels elle eut toujours une admiration assaisonnée d'esprit taquin, contemporaine aussi de Luther, dont elle abhorre l'œuvre sans savoir qu'elle-même participe de son esprit, elle est possédée du génie le plus rare, celui qui d'une époque sait tirer à la fois les exigences de rupture et d'accomplissement, qui sait ouvrir et découvrir des mondes neufs pour les arpenter d'une force réconciliée. Ce qu'il est aisé de montrer sur deux points, parmi d'autres possibles son sens de l'humain et son rapport à l'Église.

Sa vision de l'homme est tout à fait étonnante. Certes, elle fourmille d'expressions les plus classiques, qui la mettent au plus loin de ceux que mène un optimisme naïf. Elle écrit, avec son humour coutumier « Nous sommes de si grands cerveaux que tout nous offense, car nous avons peur de tout » (*Demeures*, 3 II 8). Et ses appels lancinants à la persévérance ne sont pas de pure forme. Cela dit, sa confiance en la force de Dieu qui là peut s'exprimer est vraiment sans limites. Elle parle de la « beauté » de l'« âme », de sa « dignité », de sa grande « capacité ». A cette pensée, elle prend feu tout à coup, et semble perdre la mesure : « Les choses de l'âme, écrit-elle, doivent toujours se considérer dans la plénitude, l'ampleur et la grandeur, on ne le dira jamais assez, elle est capable de beaucoup plus que ce que nous sommes capables de considérer, et le soleil qui est dans ce palais se communique à toutes ses parties » (*Demeures*, 1 II 8). S'adonne-t-elle à l'oraison ? « Je commence à parler au Seigneur tout naïvement, car je m'adresse souvent à Lui sans savoir ce que je dis ; c'est l'amour qui parle, et l'âme est si hors d'elle que je ne vois plus la différence qu'il y a entre elle et Dieu (*Vie,* XXXIV 8). Je ne vois plus la différence… Jean de la Croix s'exprimait communément de la sorte. Mais, plus que lui, Thérèse devait ici modérer ses excès dans l'Espagne d'alors, on vous brûlait une religieuse pour moins que cela.

Son rapport à l'Église est d'ampleur semblable et de semblable liberté. Elle multiplie les déclarations de soumission, et nul ne saurait croire qu'elles puissent être feintes mais l'impression prévaut qu'elles perdent validité sur le seuil de son expérience intérieure. Comme- Jean de la Croix, une fois encore, elle reconnaît à l'Église le droit de retenir ses écrits et d'empêcher qu'ils se répandent mais elle n'est pas prête à s'incliner au for intérieur, ni à subordonner à jugement public ou institutionnel la confiance qu'elle sait devoir à sa propre expérience. Il n'est point jusqu'à l'Écriture qu'elle ne soumette parfois à ce qu'elle a vécu. Ainsi : « Je crois avoir lu ou entendu quelque part que notre vie est cachée dans le Christ, ou en Dieu, c'est tout un, ou que le Christ est notre vie. Que je l'aie lu ou non, n'ajoute pas grand-chose à mon propos » (*Demeures*, 5 II 4). Ainsi d'Ignace de Loyola écrivant, à la suite d'une vision, que, ne connaîtrait-il pas le témoignage de l'Écriture sur ces choses, il n'en saurait pourtant douter.

C'est le lieu de marquer un trait de son aventure qui la différencie peut-être de Jean de la Croix, l'autre pilier de la réforme carmélitaine. Son tempérament vibrant, facilement excessif, réagissait à ce point sous les « touches » de Dieu que l'extraordinaire – extases, ravissements, révélations, paroles intérieures – sembla fleurir sous ses pas. Tout récemment, la plume iconoclaste d'une Claire Brétécher, en même temps qu'elle donnait la mesure de l'impact de cette figure sur l'imaginaire commun, souligna comme on sait cet aspect des choses, même si tout n'est pas là du goût le meilleur. Thérèse sut ne jamais s'y attacher, moins encore le rechercher. Mais elle acceptait cette fête de l'esprit et du corps. Non sans se plier pourtant à ce que l'on peut appeler une recherche d'authentification objective. Ce point est tout à fait remarquable : Thérèse, qui ne doute aucunement de l'esprit qui la mène, éprouve pourtant le besoin de consulter et de reconsulter confesseurs et théologiens. Quand on l'approuve, elle est heureuse. Quand on conteste ou quand on condamne ce qu'elle vit, elle s'afflige et s'effraie mais elle ne modifie pas pour autant son jugement : elle multiplie seulement les consultations – car la praticienne qu'elle était prisait les hommes de science, même dépourvus d'expérience intérieure – jusqu'à ce qu'elle rencontre ceux qui savaient la comprendre et la rassurer, et c'était presque toujours les plus grands Pierre d'Alcantara, François de Borgia…

Avec humilité et humour, elle mettait d'ailleurs ces aventures sur le compte d'une authentification publique voulue par Dieu pour asseoir le crédit de son œuvre de fondatrice. Et c'est là encore un des traits qui nous la rendent proche. Dans le bouillonnement d'un monde marqué de tant de découvertes, elle sut ne pas s'enfermer à l'intérieur de voies trop étroitement tracées. Réformatrice du Carmel, elle ne se contenta pas de remettre en honneur une formule dépassée, mais inventa à nouveaux frais ces simples « colombiers de la Vierge », ainsi qu'elle disait, ces lieux de simplicité et de pauvreté où tout s'ordonnait autour de la seule réalité qui soit : l'estime et la pratique de l'oraison. Volonté de fer, mobilisatrice et enjôleuse, elle suscita autour d'elle les collaborations Jean de la Croix, Gracian et tant d'autres nécessaires à son entreprise. Les traces qu'elle laissa en ce monde, dans la pierre et dans les cœurs, attestent la force de l'esprit qui l'habitait, et qui lui fit répondre avec tant d'à propos aux besoins d'une époque troublée.

VOCATION ENSEIGNEMENT

Thérèse d'Avila, en même temps que Catherine de Sienne, a été nommée « docteur de l'Église » en 1970. Simple justice que cette reconnaissance de la place qu'elle tient effectivement dans le concert de nos réflexions doctrinales et spirituelles. Je n'ai pas dessein de souligner ici par priorité la « révolution » que constitue pour l'Église le fait que, pour la première fois, deux femmes aient été, ainsi que l'on dit, « élevées à cette dignité ». L'ostracisme qui régnait ici jusqu'alors fait partie de ces choses à ce point aberrantes que l'on a peine à se réjouir plus que de mesure de les voir bonnement s'effacer : le retour à la simple normalité n'a pas à être célébré comme s'il s'agissait d'une « avancée » inouïe. En ces domaines, d'ailleurs, d'autres gestes devront suivre. Je préfère donc, toute question sexiste mise ici de côté, réfléchir sur la signification de ce « titre », tel qu'en lui-même il se propose à nous.

Je le ferai en évoquant justement un texte de Thérèse, où nous pouvons lire, sous mode programmatique, comme une sorte d'annonce ordonnée des éléments qui concourent à cette fonction d'enseignement, et qui sont requis pour qu'elle s'affirme en vérité. Je le prends dans le chapitre XVII de son *Autobiographie*. Traitant là d'une « forme d'union » dont la signification importe peu en l'occurrence, elle écrit « Le Seigneur nous fait une faveur en nous accordant cette faveur, mais c'en est une autre de comprendre de quelle faveur il s'agit, et en quoi elle consiste, et c'en est une nouvelle de savoir en parler et de donner à entendre ce qu'il en est. » Où l'on peut distinguer, ainsi que l'on voit, comme un triple étiage quand il s'agit de déterminer la profondeur du don fait par Dieu et reçu par l'homme :

1. il y a d'abord ce qui est éprouvé
2. vient ensuite, éventuellement, l'intelligence plus développée de ce qui là est en cause
3. enfin, en de certains cas, pareille expérience se trouve accéder au langage de la communication.

Ce ne sont point là trois phases qui se présentent en simple enchaînement linéaire. La première, il va de soi, est de type englobant, et se suffit totalement à elle-même ; disons banalement : lorsque la « faveur » est « accordée », elle est accordée. Mais les phases 2 et 3, qui sont subordonnées et qui interviennent en médiation de cette « faveur », marquent de façon essentielle jusqu'où celle-ci s'étend, vers l'intérieur d'abord, vers l'extérieur ensuite. Ce sont d'abord, en effet, les structures de l'intelligence personnelle qui sont concernées, et j'ai déjà dit combien Thérèse mettait d'acharnement à engager cette sorte de compréhension, réfléchissant elle-même et consultant sans relâche sur les événements intérieurs avec lesquels elle était confrontée. Enfin, cette conscience éclairée peut avoir reçu force et grâce de se dire en clarté extérieure, au bénéfice des autres.

Le « charisme du « docteur » – vocation enseignement – comporte, dans l'idéal des choses, la totalité de cette séquence. Certes, Thérèse envisage le cas où le fondement de tout – la « faveur » première – ferait défaut, totalement ou partiellement. Resterait alors à appliquer l'intelligence et les possibilités d'expression aux données communes de la tradition spirituelle et dogmatique – sorte de bien collectif du corps-Église. Thérèse, qui ne manque jamais d'être pragmatique, préfère ce cas, parfaitement clair, à celui qu'engendrerait une expérience forte mais qui n'irait pas jusqu'à la clarté du comprendre et du dire. C'est ainsi qu'elle préfère consulter un savant éclairé plutôt qu'un praticien qui n'aurait pas accédé à une conscience seconde et communicable de ce qu'il vit. En somme, peut être reconnu « docteur » qui excelle dans les phases de la compréhension intérieure et de la communication extérieure. Etant clair, bien sûr, qu'il est encore mieux, pour celui-là, de pouvoir parler de ce qu'il connaît par lui-même.

Est-il besoin de souligner que Thérèse ne dut pas chercher à l'extérieur d'elle-même le bois dont s'allumait son brasier ? J'ai déjà dit par ailleurs comment elle voulut honorer en elle la phase de conscience et d'intelligence. Me reste à dire les caractéristiques de son « enseignement » explicite je le ferai à l'aide de trois notations. Nonobstant ce que j'ai dit plus haut, nous trouverons là des qualités peut-être davantage "féminines", et qui font que ce titre de « docteur » qui lui fut attribué nous importe plus, au fond, qu'un nième de ce genre qui serait revenu à un saint patenté.

Première caractéristique le mode de composition de Thérèse. Un lecteur habitué à Jean de la Croix ne manquera pas d'être profondément désorienté. Il aura l'impression d'un papillonnement, et presque d'une absence de rigueur. Et c'est vrai que Thérèse ne s'embarrasse pas de nos didactismes communs. Mais qui accepte cette liberté de ton sera payé de son renoncement au lieu d'un exposé qui se distingue par sa perfection formelle – je parle ici en fonction des règles habituelles du bien-dire – il trouvera un texte d'atmosphère, de rythme engageant, de souffle communiqué ; quelque chose qui se tient d'abord du côté des circonstances, et qui déploie l'horizon de l'accueil avant d'asséner la vérité « massive », comme nous autres hommes le faisons trop souvent.

Seconde note : Thérèse manifeste un sens extrême de ce que j'appellerai une « totalité centrée ». Faut-il ici encore la mesurer à Jean de la Croix ? Celui-ci déploie son itinéraire selon une ligne ascensionnelle, qui s'élève depuis l'immédiateté des créatures jusqu'à la « solitude sonore » de la montagne où Dieu habite. Thérèse, quant à elle, nous entraîne dans les infinis méandres de son « château intérieur » où il y a « nombre de demeures, les unes en haut, les autres en bas, les autres sur les côtés et au centre, au milieu de toutes, se trouve la principale, où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme » (1 I 3). Ce qui prévaut, c'est donc une cohérence intérieurement articulée : rien n'est rejeté, tout doit être harmonieusement réinventé, dans une vraie réconciliation du tout de l'être.

Dernière caractéristique de cet enseignement : il procède moins par raisons exactement polies que par éclairages soudains, par imprévisibles regards, par illuminations successives et qui se renforcent mutuellement. Thérèse déploie son discours, qui retire de là une force singulière, à partir de ces images-sources, de ces images-poèmes que sont le jardin, le château, le papillon... Non point comme des concessions à la « folle du logis », mais comme jaillies de ces « visions intellectuelles » qui excèdent toute représentation d'image, et qui s'offrent en simple certitude d'une présence advenue.

DOCTOR LIBERTATIS

On spécifiait naguère, d'une qualification seconde, l'esprit d'un docteur de l'Église. Saint Thomas d'Aquin était le « docteur angélique » ; Bonaventure, le « docteur séraphique » ; Scot, le « docteur subtil », etc. A Thérèse, et mise à part l'ironie coutumière en ces sortes de jeux, je propose d'attribuer le qualificatif le plus haut qui soit, et de l'appeler : « docteur de la liberté ».

Certes, on ne saurait trouver beaucoup de mentions de ce mot et de ce thème au long de son œuvre, au moins dans le sens très plénier que je voudrais lui donner ici. Mais sa vie porte témoignage du degré éminent auquel elle atteignit à son propos. J'en donnerai trois exemples.

Liberté vis-à-vis de Dieu. Bien sûr, Thérèse manifeste en toute occasion un respect extrême pour « Sa Majesté ». Mais elle sait faire droit, ici même, à son esprit où le bon sens se mêle aisément à la moquerie. Elle entend de Dieu, après une épreuve : « C'est ainsi que je traite mes amis ». Alors elle réplique, du tac au tac : « Cela ne m'étonne pas que vous en ayez si peu » Plus profondément, cette liberté fondamentale se traduit dans le renouvellement que connaissent chez elle les schèmes communs de la vie spirituelle. La très haute idée de l'être humain qu'élabore sa foi le lui montre, pour ainsi dire, englobant l'omni-grandeur de Dieu ; sans nulle diminution de cette plénitude, tant elle perçoit et contemple, dans la figure du Christ, que la force de Dieu s'exprime au plus clair dans nos faiblesses et dans nos pauvretés.

Liberté à l'égard des hommes. Spirituelle et moqueuse, elle brocarde volontiers ceux auxquels elle s'adresse, comme dans les jugements plaisants qu'elle porte sur les quatre « experts » par elle interrogés sur le thème « cherche-toi en moi »[[4]](#footnote-4). Liberté encore, en une acceptation plus essentielle, dans la façon qu'elle eut de ne plus opposer l'homme à Dieu, en aucune manière. C'est au contraire parce qu'elle sut tailler large pour l'homme, faisant confiance à son extrême « dignité », qu'elle tailla large pour Dieu aussi.

Liberté enfin par rapport à elle-même. Nous touchons là à ce qui est à la fois le plus simple et le plus sublime. Sa mort en porte témoignage. Elle s'y montra assez « libre » – d'une liberté toute positive, qui n'est nullement indifférence – pour regretter de ne pas mourir dans sa bonne ville d'Avila. Merveilleuse humanité des saints Mais cette liberté d'attachement donne sa mesure dans l'épisode qu'alors sa plainte engendra. On crut la consoler en lui disant que l'on pourrait ramener son corps dans sa cité natale. Mais elle de rétorquer alors : « Ne pourra-t-on me faire ici l'aumône d'un peu de terre ? »

Liberté de souffrir, et liberté d'être en paix en toute circonstance. Il y a là pour nous tout autre chose que le banal exemple de ces stoïcismes « chrétiens » qui mettent l'idéal d'une vie dans je ne sais quelle ataraxie. L'existence de Thérèse est toute de positivité conquérante. Deux traits le manifestent, qui nous la rendent proche, et qui expriment au mieux l'usage théologique et doctrinal que nous pouvons faire aujourd'hui de son exemple et de son œuvre.

D'abord, la pleine justesse de son attachement à l'humanité du Christ. Elle eut à combattre sur ce point, ayant eu tentation de délaisser sa figure pour accéder directement à Dieu. La résolution de cette crise qu'elle vécut peut être lumière pour notre réflexion : rien de vrai, ultimement, hors de cette médiation, mais à condition qu'on l'envisage en toute largeur intégrative, à dimension d'histoire.

Car telle est la seconde conviction que l'on peut puiser à son contact vaut pour Dieu ce qui prend le tout de l'homme, esprit et corps, sensibilité et puissances affectives, besoin de solitude et joie des relations. Sens de la totalité qu'assument et façonnent chez elle les morts quotidiennes la liberté qu'elle prône est *libération* de l'être en toutes ses forces vives. Telle est l'assise solide que peuvent trouver là nos théologies, légitimement préoccupées de la libération des hommes.

Pierre-Jean Labarrière s.j.

1. Cette singularité étant due au fait que l'on supprima alors dix jours pour rattraper les inexactitudes du calendrier grégorien. [↑](#footnote-ref-1)
2. Ainsi nommées parce qu'elles reprennent la coutume première de n'être chaussées que de sandales. [↑](#footnote-ref-2)
3. Tel est probablement le titre premier de ce que l'on appelle plus communément le Château intérieur. [↑](#footnote-ref-3)
4. Texte intitulé *Vexation*. Cf. l'édition de Marcelle Auclair, coll. Bibliothèque européenne, D.D.B., p. 1059 sq. Ainsi, à propos de Jean de la Croix « Sa réponse est d'une fort bonne doctrine pour ceux qui voudraient faire les Exercices de la Compagnie de Jésus, mais elle ne répond pas à notre propos. Cela nous coûterait cher de ne pouvoir chercher Dieu que lorsque nous sommes morts au monde. Ni la Madeleine, ni la Samaritaine, ni la Chananéenne ne l'étaient quand elles l'ont trouvé [...] Dieu me garde de gens si spirituels qui ne veulent qu'atteindre la contemplation parfaite, et advienne que pourra. Malgré tout, nous lui sommes reconnaissants de nous avoir fait si bien comprendre ce que nous demandions. C'est pourquoi il est toujours bon de parler de Dieu, nous en tirons profit de la manière la plus inattendue. » [↑](#footnote-ref-4)